

Texte tiré de : **Victor Gueissaz, berger**

Il se souvient de la montée, Victor. Il a trouvé que ce jour-là son patron, il était plus sympa qu'à l'accoutumée. Il a même fait la réflexion qu'il se serait peut-être trompé sur son compte et qu'il ne doit pas être si crouillet qu'il en a l'air ! En fait, un homme est-il tout noir ou tout blanc, ne serait-il pas plutôt gris, avec sur les franges seulement des parties faisandées voire pourries ? Donc heureux, le gros Dunand. A avoir même passé sur son gros corps un gilet de fruitier pareil au sien, en velours noir, avec deux edelweiss, une à chaque revers. Le patron imitant le berger, se mettant à son niveau, curieux retour des choses. Aurait-il donc compris, tout peignette qu'il soit, qu'il est des valeurs supérieures à l'argent ? Risible quand même, le patron ainsi vêtu. Mais attendrissant, avec son gros bâton et cette façon curieuse qu'il a de marcher, à cause de ses grosses cuisses, presque à se dandiner comme une poule !

Lui, Victor, il avait aussi revêtu ce jour-là son bredzon brodé. Il était descendu du chalet le matin de bonne heure pour préparer les bêtes au village où l'on complèterait avec le troupeau venu d'en bas. Et c'est de là, une fois que tout fut prêt, qu'il partit, qu'il se mit à l'avant du troupeau. Quelle journée. Et quelle fierté. Regardez-le donc, Victor le berger. Il hèle, il huche, il ioule, et cela retenti jusqu'aux plus lointaines maisons du village. Ils sont partis. Il fait quelques pas puis se retourne pour voir si on le suit, bêtes et gens. Alors il reprend la route pour renouveler ses huchées qu'il vous envoie mieux que personne, un truc, quand tu l'entends, à te tirer les larmes des yeux. C'est un vieux folklore qu'il porte en lui Victor, c'est le pays, le vieux pays, ce sont des coutumes et des modes de faire issus d'antiques époques dont on va bientôt perdre la trace. Mais pour l'heure il y a le lien, les choses subsistent, perdurent. Le passé revient au grand jour pour se faire admirer. Quelle journée ! Il n'y en a pas de plus belle. On marche avec le troupeau, devant, sur les côtés derrière, adultes et enfants. On court pour rattraper les plus folles des bêtes allant dans les champs en fleurs, les piétinant pour y laisser bientôt de larges traces, charrette, que vont dire les propriétaires ? Quelle excitée, hommes et bêtes mêlés. Et aujourd'hui notre berger n'est pas seul. L'ensemble des gens qui l'accompagnent lui font une immense famille.

Et l'on conduit ainsi le troupeau à la montagne, à Malevaux-dessus, puisque c'est là qu'on va, où est le chalet. On finit de traverser le village où des gens nous regardent, debout sur le pas de porte de leurs maisons ou sur les premières marches. On est si fier aujourd'hui. Peut-être même qu'ils nous envient, allez savoir, d'être paysan, berger, amodiataire, invité ou gamin en congé. Quel temps, un immense ciel est sur nous, d'un bleu éclatant, plus bleu encore que le lac que l'on admire en contrebas et dans lequel on voit, au milieu, c'est le matin et il est calme, la traînée que laisse un bateau de pêcheur et le reflet du village et des champs, mais aussi les contreforts de cette grande et si belle montagne qui est la Dent quand elle offre sa belle silhouette. Battent les toupins et les cloches,

les petites et les grosses. Et branlent dangereusement les bouquets, sapins inondés de fleurs attachées à des botte-culs entre les cornes. On les a mis sur les plus belles, pas trop bien fixés, toutes fiérotés soudain. C'est quand même formidable, un troupeau. Il y a des fleurs par terre, il y a des bouses, plutôt des coulées de bouse, sur la route. On laisse une trace là où l'on a passé. On monte. On marche. On court. On hèle. On entend cette marée extraordinaire, ondulante, vivante au possible. On passe près du cimetière. N'y pensons pas, au trou, car voici les temps heureux de l'année. C'est une double vie que celle-ci, non une triple. On ne la change contre rien au monde. Lui, Victor, il les prend toutes pleines, ces heures-là, il les vide de leur contenu, il les boit jusqu'à la dernière goutte. Et puis il les engrange au maximum de façon à se souvenir plus tard, quand il ne pourra plus monter. Elles sont à lui. Il est le gardien du troupeau qui lui appartient dès ce premier jour à celui de la descente, mais alors, dans une éternité de temps. On monte en direction de la dernière maison foraine, où là aussi il y a du monde près de la maison et qui vous regarde. Et peu après, à ta droite, à ta gauche, tu passes entre des champs, heureusement qu'il y a les murs, où se voient des milliers de fleurs de dents-de-lion et déjà les premières couiques qui dans un pair de jours déjà sentiront si bon. Est-ce déjà un peu l'été, alors ? Mais non, ici à la montagne, c'est encore le printemps en plein, il y a juste que cette année la saison est un peu en avance.

Et c'est ainsi que Victor se souvient de ce premier jour. Il était venu une quinzaine avant pour replanter les piquets couchés par l'hiver et redresser les fils. Près des murs dont certains, hélas, avec le temps, se sont affaissés, il a remis quelques pierres. On a bien remonté ce segment du côté d'en bas, mais ailleurs, c'est une certitude, personne ne les refera. Ils iront en s'amenuisant, les pierres rouleront dans le pâturage et un jour le mur aura disparu, ne laissant plus qu'une vague ligne courant au travers des pâtures, témoignage d'une ancienne limite. Car alors, qui le sait, les propriétés auront changé, et même l'affectation de cette montagne pourrait ne plus être la même. Et si on remet de temps en temps quelques pierres écroulées sur le mur, le combat reste inégal. Le mur se fuse de l'intérieur. Pour qu'il tienne vraiment, il faudrait recréer la base, comme ils l'ont fait en bas. Mais il est si simple maintenant de mettre des piquets et une double rangée de barbelés.

La montée, quel beau jour. Après le plat de Malevaux-dessous le troupeau était descendu au travers du bois, le tunnel, disent les enfants, en direction du Chaufour où est le mur et son clédar. Puis bientôt, trois ou quatre cents mètres plus loin, après une petite grimpe et un dernier virage, on arrivait dans la clairière où le troupeau s'éparpillait, avec des bêtes dont certaines assoiffées, allaient directement au bassin.

Les hommes quant à eux abandonnaient maintenant le troupeau conduit à bon port pour aller au chalet. Ils se tenaient debout près des portes de l'écurie ou devant celle de la cuisine, et, tout en parlant d'agriculture, ils buvaient un verre. On est si loin ici du reste de la Vallée, où l'on fait des montres, est-ce possible ?

Victor, lui, il buvait aussi un verre. Il avait posé son bâton contre le mur du chalet, près de la porte où il y a un tronc pour fendre le bois. Il buvait un deuxième verre. Du rouge, merci. Il était bien.

Alors à l'intérieur, bientôt, on mangerait et l'on parlerait encore. Puis plus tard, l'on boirait le café en savourant une tranche de gâteau au vin. Excellent, Madame, je n'en ai jamais mangé de si bon, oui, volontiers, j'en reprendrais une tranche. Victor, lui, soudain, il devrait se lever pour un besoin urgent. Il ne s'agit pas seulement de boire, mais aussi de rendre. Il se sentirait les jambes un peu flageolantes mais ferait de telle manière que cela ne se remarque pas. Il se tiendrait ainsi beau droit pour aller contre la porte jamais vraiment fermée à cause des gamins qui passent et repassent. Il s'éloignerait du chalet. Il irait dans le bois, là-bas à l'écart, dans un coin qu'il connaît, sous les grands sapins. Et c'est là qu'il se soulagerait, et que de là il regarderait, laissé en arrière, le chalet qui n'est presque rien qu'un toit, avec sa grosse cheminée de laquelle souvent sort de la fumée. Il serait heureux, en somme.

Et ce serait-là l'instant exact où lui, Victor Gueissaz le berger, s'apprêterait à vivre ici une nouvelle saison d'alpage.